

ter une femme qui aurait régné de temps en temps, on a eu des filles qui ont gouverné tout le temps. Peu de reines ont marqué dans l'histoire de ce pays qui est toute remplie des noms des favorites royales.

La pluralité des femmes nous sauve de leur empire.

USBECK.

De Paris, le 18 de la lune de Redjeb.

Pour traduction conforme :

DEY.

LE MOT DE L'ENIGME

« Ce qu'il y a de plus digne d'être montré aux hommes, c'est une âme humaine. »

« The one thing worth showing to mankind is a human soul. »

(BROWNING.)

XXXI

(Suite.)

La douce et bienfaisante amitié de Gilbert m'avait seule aidée à supporter le naufrage de mon bonheur. Pouvais-je admettre qu'il fallût y renoncer ? Qu'avait-il fait jusqu'à ce jour qui me donnât lieu de regretter ma confiance en lui ? Un instant il est vrai, un seul instant, il venait de m'apparaître différent de lui-même (et mon cœur battait malgré moi au souvenir de son regard et de l'accent de sa voix), mais n'avais-je pas attaché trop d'importance à des paroles, après tout, vagues et incohérentes ? et ne fallait-il pas prendre le temps de réfléchir ? Telles furent les questions que j'opposai à la première et par lesquelles je cherchai à imposer silence à la voix juste et vraie de ma conscience. J'y réussis assez pour ajourner la réponse que je me refusais à entendre et je remis, en tous cas, ma décision au lendemain.

Je me réveillai tard, car je ne m'étais endormie qu'au jour, et je n'avais pas encore quitté ma chambre, lorsqu'on me remit la lettre suivante. Elle était datée de ce même jour, à trois heures du matin :

« Madame,

« J'ai eu, il y a quelques heures, un instant de délire, pendant lequel j'ai parlé devant vous. Qu'ai-je dit ? Je l'ignore moi-même. Mais ce que je sais trop bien c'est que vous m'avez compris, et que maintenant pour vous faire oublier mes paroles et pour ramener votre confiance il faudrait mentir, et c'est ce que je ne ferai pas. Non, je ne mentirai plus, dussé-je, en disant la vérité, perdre un bonheur que j'aurais dû avoir le courage de m'interdire, et auquel j'aurai du moins celui de renoncer, si vous l'exigez.

« Je vous demande seulement de ne pas me condamner sans m'entendre, et pour une seule fois, de souffrir que je vous parle sans détour et que je vous parle de moi, ce dont j'ai horreur, vous l'avez peut-être remarqué. Mais il le faut pour éclairer le jugement que vous aurez ensuite à porter. »

« Je crois avoir une haute idée de l'emploi qu'un homme doit faire de sa vie, aussi bien qu'une conviction profonde de la nécessité d'en rendre compte. En un mot, j'ai, grâce au ciel, la foi de ma mère, et j'ai voulu vivre autant que possible d'accord avec cette foi, et comme il convient à un honnête homme et à un chrétien.

« Pour cela, j'ai donné à mon activité toutes les pâtures imaginables. Voyages lointains et difficiles, étude acharnée, cours actif à une foule d'entreprises dont le but semblait utile ; je me suis jeté, à corps perdu, dans tout ce qui pouvait occuper ma pensée et mon temps, beaucoup moins par ardeur désintéressée pour le bien que par un calcul permis, je le crois, et fondé sur une méfiance de moi-même qui tenait à une connaissance exacte des écueils sur lesquels je pourrais facilement me briser.

« Je rêvais un bonheur qui, dans plusieurs pays, est la loi commune, mais qui est rare dans le nôtre, celui de choisir, de connaître, d'aimer la femme qui deviendrait la mienne ; mais sachant la chose difficile en France et ayant une vive répulsion pour toute autre manière de fixer ma vie, je refusais obstinément de me prêter à aucune de ces rencontres soi-disant fortuites auxquelles cherchaient sans cesse à m'entraîner ces amis officieux et nombreux dont se trouve toujours entouré, à Paris, un homme qui a le malheur d'être classé parmi les bons partis.

« En fuyant ces rencontres, j'en évitais d'autres plus dangereuses, et tout alla bien pour moi jusqu'au jour où pour la première fois, je vous rencontrai, madame. Je ne vous parlai pas ce jour-là, mais je vous regardai, j'entendis votre voix, j'écoutai quelques-unes de vos paroles. Je remarquai votre indifférence aux hommages dont vous étiez entourée, votre évidente absence de vanité que votre beauté rendait si étrange, et... j'eus peur de vous. Oui, je sentis qu'il ne me fallait pas vous voir, et je vous évitai résolument. Un jour pourtant, à mon insu, vous étiez dans un auditoire devant lequel j'avais parlé, et Diane ensuite me présenta à vous. Alors l'opinion de tous me devint indifférente, et je n'eus d'autre souci que celui de savoir ce que vous pensiez de mes paroles et de venir à quelque sympathie s'était trouvée entre vos pensées et les miennes ? Je crus le comprendre, dans le peu de mots que nous échangeâmes alors, et ma résolution de vous fuir n'en devint que plus arrêtée. Je résistai même aux instances de ma mère qui voulait m'associer à quelques-unes des courses que vous faisiez ensemble. Enfin, madame, vous le savez, je ne vous vis qu'une seule fois chez elle, où je ne pus me soustraire au bonheur de me trouver près de vous.

« Vous étiez triste ce soir-là, malgré votre rire charmant et votre gaieté non moins dangereuse pour moi que vos larmes, je le reconnus, et j'en fus horriblement ému. Quand il fallut ensuite vous dire adieu, je ne pus m'y résoudre, et je vous dis à revoir. Toutefois, je laissai de longs mois s'écouler, j'attendis que le temps eût quelque peu effacé la vivacité de cette dernière impression, et je prétendis enfin ne passer quelques jours à Naples, en me rendant en Égypte, que lorsque je ne redouterais plus de vous rencontrer. Je partis en effet, et le jour de mon arrivée, quoique je déteste les bals, je ne pus éviter de paraître à celui que donnait l'ambassadeur de France, et là je vous revis !

« Vous le dirai-je ? En vous apercevant dans l'éclat d'une beauté et d'une parure éblouissantes, et entourée d'adorateurs comme vous l'étiez à ce bal, j'eus un moment de soulagement. Je m'applaudis d'avoir bravé le danger de vous revoir. Il me sembla en ce moment que l'image restée en ma mémoire disparaissait, et que ce danger n'existait plus pour moi.

« Hélas ! le lendemain vous n'étiez plus là. Je vous retrouvai telle que je vous avais vue naguère et je n'eus pas toutefois le courage de partir sur l'heure. Mon séjour devait être court, je me livrai au bonheur qui m'était offert, me persuadant que l'habitude journalière de vous voir diminuerait peut-être pour moi l'effet de votre présence.

« Enfin, madame, de bonne foi ou croyant l'être, j'osai un jour vous demander d'être votre ami ; je jurai que j'en serais digne. Je croyais fermement ne vous rien promettre qui fût au delà de mes forces. Un seul instant a suffi pour me révéler à moi-même plus encore qu'à vous l'étendue de mon illusion. Vous voyez que je ne vous cache plus rien en ce moment, que je ne cherche plus à vous tromper. Eh bien, en dépit de tout ce que je viens de dire, je vous demande si vous m'ordonnez de partir. Je vous le demande, parce que, je suis certain de ne plus vous offenser, je n'espère pas le retour de votre confiance : je ne prétends plus être votre ami, je vous promets même, désormais, de vous parler à peine ; mais je vous supplie de ne pas m'arracher soudainement le bonheur de vous voir ! Ne me punissez pas si cruellement ! ne me dites pas aujourd'hui : « Partez. » Ce mot serait un ordre, auquel j'obéirais ou plutôt une sentence que je subirais sans répliquer. Mais il n'est pas de criminel qui n'ait le droit de demander grâce, et cette grâce je l'implore à vos genoux.

« GILBERT. »

XXXII

Dans le portrait que la main de ma mère avait tracé naguère de son enfant, elle parlait d'un diamant qui se trouvait au fond de son âme. Elle nommait ainsi, sans doute, l'amour du bien et la vive horreur du mal qu'elle y avait reconnu... Mais ce diamant, plus ou moins pur et brillant, n'existe-t-il pas au fond de toute âme humaine, et n'est-ce pas à la seule volonté pervertie qu'il appartient de le briser, comme à la volonté molle et indécise d'en ternir l'éclat et d'en altérer la valeur ? Ma vie, en apparence fort peu coupable, m'entraînait cependant sur son facile courant vers cet état de somnolence, d'inertie et de faiblesse qui, pour ce diamant surnaturel, est un dissolvant tel que, dans l'ordre naturel, il n'en est point de semblable.

Lorenzo, malgré sa vigilance jalouse aux premiers jours de notre union, n'avait jamais hésité à me conduire avec lui à tous les théâtres, et lui-même, à Paris, il m'avait mis entre les mains quelques-uns des romans les plus célèbres à cette époque. Il en était résulté pour moi une certaine confusion dans l'esprit et un certain trouble dans l'âme, effets naturels de cet intérêt malsain réveillé par des œuvres auxquelles le génie et le talent ont la cruauté de prêter leur force irrésistible ! Quand on songe, en effet, à la valeur de ces dons divins, au foyer d'où ils émanent, à la puissance qu'ils donnent à ceux qui les possèdent pour répandre dans le monde la lumière et la vie, peut-on ne pas trouver cruels ceux qui les emploient à allumer de toutes parts le feu destructeur qui donne la mort, la vraie, la seule, l'irrévocable mort ?

Toutefois, malgré l'impression inévitable dont je viens de parler, un prompt dégoût et une répulsion vigoureuse avaient empêché alors ces miasmes empoisonnés de m'atteindre sérieusement. Aujourd'hui, après avoir longtemps subi des influences moins délétères que celles-là, sans doute, mais fort peu fortifiantes néanmoins, un piège plus subtil m'était tendu... La lettre que je tenais entre les mains n'était point l'une de ces effusions qui eussent réveillé à l'instant ma conscience, vivante quoique assoupie ; non, son langage était tel que je pus la lire et la relire, et permettre à l'attrait des sentiments exprimés de pénétrer jusqu'à mon âme. Et cependant, que contenait-elle cette lettre ? que signifiait-elle au fond ? Quelque noble et supérieur aux autres hommes que fût à mes yeux Gilbert, à quoi lui servaient cette noblesse, cette supériorité, cette pureté même de son âme le jour où il mettait le pied sur cette pente vulgaire avec l'orgueilleuse pensée des y maintenant mieux qu'un autre ?... à me faire une déclaration fort explicite, et à me faire promettre un respect inviolable, dont il avait été tout près de s'écarter la seule fois qu'il en avait eu l'occasion !.....

Mais cette vérité ne m'apparut pas alors telle que je la vis plus tard, et la plus terrible lutte s'éleva dans mon cœur. L'illusion n'était plus possible, je ne pouvais plus me dire que j'avais là un ami, dont l'affection sûre et fidèle m'était permise ; et cependant, je ne pouvais me résoudre à y renoncer, et, par toutes ces raisons qui se pressent en foule dès qu'on leur permet de se faire entendre, je cherchais à me persuader que ce sacrifice était inutile. Au fond de mon âme, toutefois, l'autre voix se réveillait aussi et renouvelait plus haut l'avertissement de la veille... voix douce et chère de mon Dieu, qui au milieu de ce tumulte, parvenait à peine à se faire entendre, et qui, même entendue, n'était point écoutée !.....

Ce jour était celui de ma visite ordinaire à Livia, mais il était déjà tard lorsque je m'en souvins, et alors ma première pensée fut que, pour cette fois, je n'irais point. Cependant, en dépit de tous les obstacles, j'avais toujours été fidèle à cette entrevue du samedi (la seule qui me fût permise dans la semaine), et, après quelques instants d'hésitation, je surmontai la tentation d'y manquer ce jour-là.

Pendant toute la phase de folle gaieté qui avait marqué les premiers mois de mon séjour à Naples, loin de chercher à éviter les rencontres avec Livia, j'allais, au contraire, avec empressement chercher près d'elle un retour vers ces pensées sérieuses que j'étais fort éloignée de redouter (même en carnaval) autant que ma tante Clelia. J'étais alors un peu comme une place forte assiégée par l'ennemi et presque investie, mais dont l'accès n'est point encore fermé cependant à la puissance amie qui peut la délivrer. Comme je l'ai dit ailleurs, Livia me faisait entendre la note juste et empêchait mon oreille de se fausser, et j'aimais à l'entendre, lors même que j'étais moi-même trop faible pour soutenir cette même note avec la puissance et la pureté nécessaires.

Mais à dater de ce jour doublement fatal où Lorenzo m'avait quittée, au lieu de cette insouciance gaieté que je venais avouer et corriger près d'elle, j'apportai au couvent un mélange de tristesse et de contrainte dont elle s'aperçut promptement. Alors, au lieu de secouer doucement la tête en souriant, comme elle le faisait au récit de la vie un peu trop joyeuse dans laquelle m'entraînait Lorenzo, elle attachait sur moi un regard grave et inquiet auquel je répondis en exhalant sans ménagement toute l'amertume de mes nouveaux griefs. Après cette explication qui motivait suffisamment le changement qu'elle avait remarqué, je ne parlai plus de moi et je n'articulai pas une seule fois le nom de Gilbert. Je m'en voulais de cette réticence, j'aurais aimé à la vaincre et à lui dire, comme je me le disais si souvent

à moi-même : « que le ciel m'avait envoyé un ami et que l'influence de Gilbert sur moi était douce, salutaire, élevée et pure, et ainsi de suite... Toutes ces paroles me venaient aux lèvres, mais je ne pouvais les proférer devant elle.

Une fois (c'était le samedi précédent), un nouveau changement était survenu dans ma physionomie, changement qui reflétait, je le suppose, le faux et dangereux bonheur auquel je me livrais sans scrupule. Me voyant ainsi le front calme et serein, l'air souriant, elle parut d'abord satisfaite, puis, après m'avoir quelque temps considérée, elle me dit :

—Lorenzo est-il de retour ?

—Non.

Elle devint pensive.

—Sais-tu quand il reviendra ?

—Je l'ignore, dis-je avec amertume, et je commence, en vérité, à ne plus attendre son retour et presque à ne plus le désirer.

Je vis un petit mouvement de ses deux mains jointes, comme un léger tressaillement. Elle releva ses grands yeux, et en me regardant en face, elle me dit :

—Prends garde !

Ce regard et ces mots m'avaient fortement troublée et j'étais demeurée rêveuse jusqu'à l'heure de la soirée où la présence de Gilbert était venue me les faire oublier.

J'y songeais aujourd'hui, et peut-être ce souvenir contribuait-il à la répugnance que j'avais à aller au couvent. Peut-être aussi ajouta-t-il à la sensation inusitée que j'éprouvai lorsque je me trouvai dans le parloir, ce même parloir où j'étais entrée pour la première fois avec un effroi dont j'avais perdu la mémoire, tant l'impression qui lui avait succédé depuis était différente !

En effet, quels que fussent la joie, le trouble, l'émotion ou l'angoisse que j'y apportasse, au bout de quelques instants, une tranquillité inexprimable semblait répondre en moi au silence qui m'environnait. Les pulsations de mon cœur et de mon pouls s'apaisaient et j'éprouvais l'effet que produit un air pur et vivifiant chez ceux qui quittent un air épais et fiévreux. Ces murs dépouillés eux-mêmes, ces sièges de bois, cet ensemble de simplicité extrême et d'extrême austérité, tout m'inspirait une sorte d'attrait dont eussent été fort surpris ceux qui me voyaient chaque jour dans ma somptueuse demeure, entouré de tout ce que le luxe et le goût le plus raffinés pouvaient rassembler autour de moi. Cet attrait incompréhensible à moi-même était comme l'un de ces parfums vagues que l'on respire en côtoyant une rive cachée aux yeux, et qu'on devine sans pouvoir encore l'apercevoir !.....

Mais ce jour-là, ces mêmes impressions, au lieu de produire leur effet accoutumé (essentiellement doux et calmant), me causèrent un malaise égal à un remords, et bientôt je trouvai ma solitude si difficile à supporter, que j'eus l'idée de profiter du temps qui me restait, pour quitter le couvent sous un prétexte quelconque sans voir ma sœur. Mais la force que, grâce au ciel, je possédais encore et qui m'avait amenée là, m'y retint, et je demeurai à la place où j'étais, absorbée dans des pensées que je n'osais pourtant pas approfondir, tant elles me semblaient discordantes avec le lieu où je me trouvais, et différentes maintenant de ce qu'elles m'apparaissent dans la lumière, où je les avais regardées une heure auparavant. Enfin la porte s'ouvrit, le rideau fut tiré et Livia parut.

—Tu viens tard, ma Gina, me dit-elle, je craignais de ne pas te voir aujourd'hui.

Je balbutiai quelque excuse, tandis qu'elle m'examinait de son regard pénétrant quoique toujours profondément doux.

—Tu n'es plus radieuse comme samedi dernier, Ginevra, tu es émue et agitée aujourd'hui ; me diras-tu pourquoi ?

L'idée me vint de lui faire une confession véridique et complète, mais au moment de commencer, je fus frappée de l'impossibilité de parler, dans ce lieu et dans cette angélique présence, de tout ce qui, loin de là, m'avait paru simple, excusable et presque légitime.

Voyant que je ne répondais pas, elle me dit doucement :

—Lorenzo ne revient pas et son absence t'afflige, sans doute. Est-ce cela ? Mais patiente et douce, Ginevra, je t'en conjure.

Je fus contente d'é luder une autre réponse, et cependant ces paroles me causèrent une sorte d'impatience, et je lui dis vivement :

—Livia, tu exiges trop de moi ; je serai douce et patiente trop tard peut-être, maintenant, je ne le puis...

—Gina ! Gina ! allons donc ! me dit-elle du ton qu'elle prenait dans mon enfance, pour me corriger de mes petits défauts.

—Oh ! Livia, la vie est difficile pour ta pauvre sœur, je t'assure. Tu es heureuse, toi !...